

UNE APPROCHE MICRO-SOCIALE DU DEMENAGEMENT ¹

LA QUESTION DES ECHELLES D'OBSERVATION : LES LIMITES DE L'APPROCHE GLOBALE

L'anthropologie en France repose sur une tradition de terrain et d'analyse qui part d'un constat : quel que soit le point de départ d'une enquête dans un milieu social donné, les outils, le foncier, la parenté, la "sorcellerie" ou le déménagement, celui-ci est un révélateur de la société qui dépasse les limites concrètes du phénomène étudié. Ceci vaut autant pour l'ethnologie que pour la paléontologie ou l'archéologie, ces deux dernières disciplines n'ayant bien souvent à leur disposition que quelques indices matériels pour reconstruire l'univers supposé de la vie sociale des premiers hommes. L'anthropologie, ici prise comme sociologie et comme ethnologie, s'appuie aussi sur les objets matériels comme révélateurs de la société. Mais en plus elle prend un point de vue "emic" (Arnould, Price, 1993), qui part de la situation et du discours des acteurs pour reconstituer le sens qu'ils donnent explicitement ou implicitement à leur action et en quoi elle est révélatrice du fonctionnement de la société. C'est aussi le principe de l'hologramme d'Edgar Morin (1986) en sociologie : un point du système contient l'ensemble du système.

Mais le principe holiste qui est derrière ce constat, c'est-à-dire qu'une partie est révélatrice du tout, entraîne de nombreuses confusions sémantiques, et tout d'abord avec les approches dites "globales". Les "approches globales", dans le contexte de la connaissance ordinaire, postulent le plus souvent qu'il est possible d'aborder l'ensemble de la réalité par agrégation de toutes les informations connues, qu'elles soient recueillies sur un mode analytique et détaillé ou d'un seul coup, par intuition synthétique ou comme une "bonne forme" pour reprendre la formule de la théorie de la *Gestalt*. Or viser une "approche globale" paraît peu réalisable du fait de la nécessité de découper dans la réalité pour l'observer et agir sur elle. L'approche globale est cependant acceptable comme métaphore, pour signifier que l'on cherche à comprendre le contexte ou à acquérir une vue plus large.

Une autre confusion provient des traductions entre l'anglais et le français. Ainsi le mot anglais *global* signifie "international", alors que le mot "global" en français correspond à *comprehensive* en anglais (qui cherche à prendre en compte toutes les dimensions d'une question). Par contre, le mot français "compréhensif" signifie en sociologie chercher à comprendre les acteurs en partant de leur logique propre, sans porter de jugement de valeur

¹ Extrait du chapitre VI de « Quand les Français déménagent » de D. Desjeux et alii, 1998.

(*emic* en anglais). De plus, sur le plan théorique, le mot "holiste" semble signifier chez les "actionalistes", comme Bernard Valade (1996), que le tout détermine et explique la partie comme chez Pierre Bourdieu, par différence avec l'approche "individualiste méthodologique", telle qu'elle est théorisée par Raymond Boudon et reprise par divers sociologues comme Monique Hirschhorn (1994) ou Claude Giraud (1993, 1994).

En résumé, ceci veut dire que, d'un point de vue micro-social de la connaissance que nous choisissons ici, l'observateur ne peut pas aboutir à une description globale du système social étudié depuis la dimension biologique ou individuelle jusqu'à l'appartenance sociale, de classe, de sexe, de génération ou de culture à l'échelle macro-sociale. Le chercheur recueille des "faits sociaux" sous leur forme matérielle, utilitaire ou symbolique sous la contrainte cognitive et physique d'une échelle d'observation. Il ne peut au moment précis du recueil de l'information ni tout observer à la fois, ni encore moins décrire l'enchaînement des liens de causalité ou de sens, que ces liens soient circulaires ou linéaires, dont l'acteur social, lui, est le produit global. Préconiser une "approche globale", c'est non seulement se prendre pour Dieu (pourquoi pas), mais c'est aussi confondre le réel comme globalité et le fait que cette globalité puisse être observée. C'est pourquoi nous postulons que la description de la réalité ne peut se faire qu'en choisissant une échelle d'observation spécifique (l'individualité, l'interaction sociale ou les classes sociales).

La question des échelles d'observation traverse l'histoire de la sociologie depuis ses origines, avec Émile Durkheim et son refus de la confusion entre biologie et psychologie, puis entre psychologie et sociologie (Durkheim, 1924) dans ses débats avec Gabriel Tarde². Depuis, la question a souvent tourné autour du débat, toujours sans solution aujourd'hui, de qui est la cause de quoi, entre l'oeuf - l'individu -, et la poule - la société -, entre holisme et individualisme. Or la question relève pour une grande part d'un problème d'échelle d'observation. Tout se passe comme si, contrairement à l'économie ou à la géographie, le débat ne s'était jamais engagé en tant que tel en sociologie, en ethnologie ou en histoire, avant la fin des années quatre-vingt, sur le point de savoir s'il existait des échelles d'observation, et pas uniquement des écoles de pensée ou des schémas *a priori* de la connaissance. De même, la question de savoir s'il était possible d'observer et de décrire concrètement la chaîne des liens de causalité qui partirait de la cellule biologique, en passant par l'individu, la famille, le petit groupe ou l'organisation, pour aboutir aux stratifications sociales, ou vice versa, ne semble pas se poser.

À l'inverse, l'approche par les échelles pose la question de l'observation et de la description en sociologie. Elle la pose en terme "néoréaliste", c'est-à-dire qui ne postule pas que la réalité parle d'elle-même mais qu'à la fois elle existe bien en dehors des projections du chercheur tout en étant la résultante d'une construction sociale. Elle part

² Sur ce débat depuis cent ans, cf. René Hubert, 1930 ; Wolf Lepennies, 1990, pp. 45-86.

aussi d'un point de vue empiriste, qui postule qu'il est possible de prouver l'existence et la véracité des faits observés, que ce soit sous forme d'indices qualitatifs ou quantitatifs ou de descriptions de mécanismes sociaux. L'hypothèse épistémologique est qu'analyser le processus de recueil de l'information, à telle ou telle échelle, recueil qui va ensuite permettre une description, participe du processus social de construction de l'interprétation, voire de l'explication du phénomène étudié. Le sociologue ou l'anthropologue n'a qu'une autonomie relative vis-à-vis du processus social de production des faits auquel il participe.

Le constat empirique est que l'observation de la réalité ne peut être globale. Elle ne peut être que discontinue, c'est-à-dire sur une échelle. En même temps le chercheur fait des rapprochements qui, eux, ne relèvent pas d'une observation continue des informations obtenues à différentes échelles. Faire des rapprochements est le propre de la recherche, mais ce ne sont que des rapprochements qui expriment bien l'incontournable discontinuité contenue dans le processus descriptif.

Il nous faut souligner un autre point du débat, celui de l'émergence de l'échelle micro-sociale dans la tradition sociologique française à partir des années soixante. L'échelle micro-sociale était pratiquement inconnue des sociologues français avant la dernière guerre mondiale. Ils étaient principalement occupés à se distinguer de la psychologie et de la philosophie. L'échelle micro-sociale, en sociologie et en psycho-sociologie, va apparaître comme une nouvelle échelle entre la macro-sociologie d'Émile Durkheim, de Maurice Halbwachs, de Célestin Bouglé, de Marcel Mauss ou de Paul Fauconnet et l'échelle micro-individuelle de la psychologie³.

La micro-sociologie introduit une nouvelle dimension, propre à son échelle d'observation, celle des interactions concrètes entre des acteurs concrets. En France c'est principalement Michel Crozier (1963) qui introduit cette échelle d'observation pour l'analyse des organisations, même s'il ne revendique pas cette échelle en tant que telle. Plus tard, la traduction des travaux d'Erving Goffman (1968, 1973, 1974), d'abord sur une organisation asilaire, puis sur le quotidien aux USA, dans la collection de Pierre Bourdieu aux éditions de Minuit, puis la diffusion des idées de l'école de Chicago sur la ville, par Yves Grafmeyer et Isaac Joseph (1979), vont favoriser le développement de l'approche micro-sociale dans les années quatre-vingt en France. La sociologie tend donc à se spécialiser en fonction des champs, mais aussi en fonction des échelles d'observation. Aussi, même si des auteurs comme Salvador Juan dans *Les formes élémentaires de la vie quotidienne* (1995), peuvent regretter la "dispersion" de la sociologie, l'approche par les échelles montre que cette dispersion est obligatoire avec l'avancée des recherches empiriques. Bruno Péquignot rappelle que pour Kant, "la dispersion n'est plus due à des

³ Cf. le texte de Paul Fauconnet et Marcel Mauss présenté dans le numéro 1 de la revue *Socio-Anthropologie*, 1997, qui traite de l'interaction, mais au sens abstrait, comme manifestation de la nature du "groupe en tant que groupe", comme critère de différenciation entre psychologie et sociologie, mais sur un mode "macro" ; voir aussi le débat sur Durkheim et Weber, dans Hirschhorn, Coenen-Hutter (éds.), 1994.

oppositions, des antinomies métaphysiques, mais à des spécialisations propres à toute recherche scientifique" (1990, p. 75).

Aujourd'hui, l'échelle micro-sociale est devenue l'échelle d'observation privilégiée de l'ethnologie, de la micro-sociologie, de la micro-histoire et de la psycho-sociologie. En revanche, il semble que l'observation à cette échelle soit plus problématique pour d'autres disciplines comme l'économie, la sociologie, la psychologie, la démographie ou la géographie quand leur instrument de base est la statistique. La statistique induit un mode de raisonnement causal et linéaire, fondé sur la corrélation. Elle peut être utilisée comme un indice abstrait de l'interaction concrète, mais elle manque l'aspect "circulaire" et rétroactif concret de l'interaction entre acteurs sociaux. Il reste malgré tout que le principe même des échelles d'observation en sociologie, ethnologie et histoire est moins stabilisé qu'en géographie ou en économie.

Nous reprendrons plusieurs fois ce thème épistémologique au cours du débat ci-dessous pour montrer à la fois son application aux différentes approches sur les objets, les rites ou la consommation et ses limites, notamment quand le champ d'étude n'est pas stabilisé, c'est-à-dire quand les frontières de l'échelle d'observation sont mobiles dans le champ de la recherche considérée⁴.

Si on accepte, suite au débat sur les échelles d'observation, que l'approche globale, comme approche totale, est impossible, on comprend mieux que sa mobilisation dans les controverses relève plus de la rhétorique que d'un argument de réalité. C'est un argument stratégique qui signifie le plus souvent un conflit sur la délimitation d'un territoire scientifique. Une des solutions est de se libérer de "l'oppression" qui naît de la tension, en fuyant dans "l'imaginaire" fusionnel⁵, celui de l'approche globale et de la synthèse abstraite, hors des contraintes de l'observation et du jeu social. Cette fuite est bien souvent vitale et légitime. L'approche globale est en effet légitime pour soi, comme tentative de se créer une unité personnelle, mais elle pose problème comme modèle épistémologique explicatif ou interprétatif global proposé aux autres.

Si la question de l'enquête empirique est centrale pour le lecteur, il lui "faut" alors accepter qu'une observation à une échelle donnée fournisse des éclairages utiles pour les autres échelles d'observation, plus "micro" ou plus "macro", et qu'en même temps une approche descriptive globale soit impossible. Cette contrainte est d'autant plus forte que

⁴ Pour une discussion plus complète, voir l'article de D. Desjeux, 1996a, "Tiens bon le concept, j'enlève l'échelle... d'observation", - dont une partie de la paternité du titre revient à Gotlib dans la "Revue bric à brac" du journal *Pilote* dans les années soixante -, et sur le même sujet, Bromberger, 1987, 1997 ; Desjeux, 1993b, 1997c ; Borlandi, Mucchielli (éds.), 1995 ; Revel (éd.), 1996 ; Lahire, 1996 ; Poche (éd.), 1996 ; Valade, 1996, p. 413 ; Cherkaoui, 1997 ; Bidou-Zachariensen, 1997, p. 184 note 19 (dans son livre *Proust sociologue*, elle fait référence au livre de Norbert Elias, *La société des individus*, rédigé entre 1939 et 1987, puis édité en 1991, chez Fayard, et qui pose implicitement la même question).

⁵ Pour faire référence au titre du livre de Gérard Althabe, 1969, sur le *Tromba*, un culte de possession Betsimisaraka à Madagascar, *Oppression et libération dans l'imaginaire*.

bien souvent un phénomène observé à une échelle donnée disparaît de l'observation faite à une autre échelle. Par exemple, la souffrance du "sujet" est difficilement observable à l'échelle d'observation du suicide choisie par Durkheim, de même qu'une décision est difficilement observable à cette même échelle macro-sociale. À l'opposé les classes sociales, comme objet central d'observation, disparaissent de l'échelle micro-individuelle ou micro-sociale.

Pour notre part, l'enquête que nous avons réalisée sur le déménagement est qualitative, à une échelle d'observation micro-sociale, celle de l'observation des pratiques et des interactions concrètes entre acteurs sociaux. Nous pourrions aussi montrer des liens avec des données quantitatives recueillies à l'échelle macro-sociale⁶.

LA "GENERALISATION LIMITEE" OU COMMENT VALIDER LES APPROCHES QUALITATIVES

Le déménagement est un analyseur des différentes formes de liens sociaux familiaux, amicaux ou de service. Une partie des mécanismes de mobilisation des liens sociaux est généralisable sur une échelle donnée. Ils révèlent des aspects plus généraux de la vie en société. Ils n'intègrent pas toutes les dimensions de ce qui influence de près ou de loin le déménagement. Au sens précis de description, il ne peut y avoir de vision globale du déménagement, tout en maintenant la possibilité d'une généralisation limitée sous contrainte d'échelle d'observation. C'est pourquoi ce qui est dit du déménagement peut s'appliquer à d'autres actions de management en organisation. Le modèle est donc généralisable, à l'échelle micro-sociale, pour d'autres actions collectives observables à la même échelle, mais dans d'autres univers.

Cette "généralisation limitée" est différente des généralisations qui se voudraient globales, mais aussi de celles en terme de moyenne portée, *middle range theory*, comme Robert Merton en faisait l'hypothèse hier et Douglas Harper aujourd'hui (1997). Ces théories supposent qu'il existe une causalité plus profonde à rechercher ou dans le "macro" de la société ou dans le "micro" de l'individu ou de la biologie. Les deux généralisations par le "micro" ou le "macro" nient de fait les effets de discontinuité de l'observation au profit de la recherche d'une causalité englobant toutes les échelles d'observation.

Pour nous la généralisation est limitée à une échelle, mais possède une validité sur une grande part de cette échelle. Généraliser n'est donc pas non plus utilisé au sens de loi générale, ce qui serait indémontrable en sciences humaines, mais d'abord au sens de diversité limitée ou de non unique. Le constat est qu'une pratique, un processus ou un geste observé une fois dans une même culture, à une époque donnée, a de fortes chances de se

⁶ Nous rappelons qu'il n'y a pas coïncidence mécanique entre qualitatif et micro, et quantitatif et macro. La coïncidence est de fait. Une enquête macro peut être qualitative, comme chez Olivier Todd, 1983, par exemple ; une enquête micro peut être quantifiée (Desjeux , Taponier, Tatéossian, 1994b).

retrouver chez d'autres acteurs sociaux, sauf à supposer qu'il n'existe aucun code, aucun rite, aucune routine, aucun lien social. À partir du moment où il n'est plus unique, il y a possibilité de généralisation, mais pas au sens des sciences de la nature et de la vie. C'est une "généralisation limitée". Les analyses quantitatives pondèrent, à l'échelle micro-sociale, le poids de chaque pratique (Desjeux, 1996a), ou dans le cas du déménagement, le poids, par exemple, des réseaux matrilineaires dans l'offre de service familiale : est-il de 80% ou de 20% ? L'utilisation de l'échelle macro-sociale fait ressortir d'autres explications, d'autres croisements de variables, liés aux appartenances sociales ou au capital culturel ou économique, mais au détriment des interactions analysées ici. Si les deux échelles sont complémentaires en terme de croisement de résultat, elles sont bien autonomes en termes d'échelle et de logique de production de résultats.

Le principe de "généralisation limitée", au moins comme première approximation pour désigner une forme de validité en approche qualitative, nous permet d'affirmer, par exemple, hors de toute statistique, que le déménagement est en France structuré en trois grandes étapes - séparation, circulation, réappropriation -, et que les variations observées sont peu significatives à un niveau "acceptable" de simplification des diversités humaines, chaque individu étant, par ailleurs, unique de fait. Plus qu'une régularité absolue ou déterministe, ce sont les occurrences, l'apparition d'un phénomène ou d'un mécanisme, et leur diversité limitée qui paraissent pertinentes à rechercher à l'échelle micro-sociale. Le fait que neuf cygnes blancs précèdent un cygne noir, pour plagier Popper, nous suffit comme niveau de précision de la généralisation du modèle établi. Comme nous l'avons déjà suggéré, il est tout à fait possible de pondérer par la suite les occurrences, au moins pour une partie d'entre elles. Plus rien n'empêche, dans ces conditions d'usage de la généralisation, d'incorporer de la contingence en dose limitée. C'est sur le poids de la contingence que les divergences apparaissent dans les débats. L'explication par la contingence, les variations individuelles ou le calcul des acteurs est plus importante dans l'analyse de Michel Crozier et Erhard Friedberg (1977, Friedberg, 1993), pour la sociologie des organisations, ou dans celle de Jean-Claude Kaufmann (1997), pour la sociologie du quotidien, que la recherche des structures qui les organisent, comme nous le recherchons dans le cas du déménagement.

L'accent mis sur la contingence ou la structure est probablement en partie dû à un effet d'observation. Suivant l'échelle d'observation, l'étape de l'itinéraire du produit ou le découpage de l'objet d'analyse choisi pour l'observation, la tendance sera de mettre l'accent sur l'un ou sur l'autre. L'étude du routinier prédispose plus à l'approche structurale que l'étude de l'émergence d'une décision. De même, l'échelle micro-individuelle de la psychanalyse favorise l'observation des compulsions, des reproductions involontaires de la souffrance du sujet. L'étude macro-sociale de la sélection scolaire en France tend aussi à faire ressortir les effets de reproduction sociale qui sont beaucoup moins visibles à une échelle micro-sociale. Mais les deux dimensions, structurale et contingente, coexistent bien

de fait, même si leur mobilisation sociale n'a pas la même importance suivant les situations d'observation ou d'action.

Si l'observation globale des comportements humains n'est pas possible, il nous reste à savoir s'il est possible d'accepter la discontinuité de la connaissance empirique sans tomber complètement dans la purification ou le rejet de l'autre, ou dans le relativisme "absolu". L'observation montre que toutes les dimensions, non seulement ne sont pas toujours visibles en même temps, mais encore qu'elles ne sont pas toutes mobilisées socialement au même moment, comme nous le montrerons ci-dessous pour la dimension matérielle. Nous avons adopté un modèle que nous pourrions appeler le modèle "des Horace et des Curiace", qui sépare les problèmes pour les résoudre, comme le fils aîné des Horace s'était enfui pour séparer les trois frères Curiace pour les liquider ensuite un par un ! Les échelles d'observation, à l'intérieur desquelles s'effectue le découpage d'un objet et des dimensions pertinentes à analyser, participent de cette solution épistémologique fondée sur la prise en compte de la discontinuité et de la non recherche d'un système explicatif par la simultanéité des variables explicatives. Cette conclusion admise ne permet pas cependant d'échapper au débat sur la place des schémas cognitifs qui organisent le choix des échelles, le choix des découpages et les modèles interprétatifs.

À l'échelle micro-sociale la description se heurte également aux discontinuités de l'observation entre l'espace et le temps. La méthode des itinéraires que nous utilisons ici permet en partie de gérer cette discontinuité, soit dans "l'espace-temps" qui divise le passage d'un espace à un autre, d'un logement à un autre, soit dans le temps avec la reconstruction partielle de l'histoire de la vie des objets et de leurs échanges entre acteurs. L'itinéraire est une approche situationnelle. En effet, les dimensions révélées par l'observation vont de fait varier en fonction de la phase de l'itinéraire, suivant que l'observation porte sur la production, l'échange ou la consommation des objets, ou suivant qu'elle porte sur un moment du processus de circulation, d'usage ou de réception de l'objet.

LE DEMENAGEMENT, UNE RUPTURE DANS LES ROUTINES DU QUOTIDIEN

Dans le cas du déménagement, observé sous l'angle des interactions micro-sociales et de leur environnement matériel, tout ce qui est de l'ordre du psychique, comme les émotions ou l'angoisse n'est pas pris en compte. De même l'analyse des cadres institutionnels socio-politiques ou économiques, comme les politiques économiques qui conduisent à la mobilité géographique pour rechercher un travail, et donc à déménager, est quasiment absente de fait de notre enquête. Tout ce qui touche, enfin, à l'appartenance sociale, en terme de classes, comme pour la consommation des biens et des services, n'est donné que comme des indices, comme des traces ⁷, d'une réalité qui relève d'une autre échelle

⁷ Cf. Carlo Ginzburg, 1989, sur les traces comme indices permettant d'observer les phénomènes sociaux.

d'observation et d'un autre découpage. Ces informations peuvent aussi être présentées comme un contexte éventuellement explicatif ou comme une pondération du phénomène étudié.

Comme nous l'avons rappelé dans l'introduction générale, cinq millions de personnes ont changé de région entre 1982 et 1990, sur une population de 56,5 millions de personnes vivant en France (Desplanques, 1993). Ces migrants sont une population jeune : 42% ont moins de 30 ans. La mobilité la plus forte se situe entre 20 et 30 ans : "83% des personnes âgées de 29 ans en 1990 n'habitent pas le même logement qu'en 1982". Cette mobilité est l'indicateur d'un fort taux de déménagement au sens large entre 20 et 30 ans. La population réelle ayant déménagé est plus importante puisqu'ici ne sont pas saisis les changements de logement à l'intérieur d'une même région. La revue *Courrier Cadres* du 18 octobre 1996, affirme que "deux millions de français changent chaque année de résidence et un tiers font appel à des professionnels du déménagement" (p. 36). Les cadres et les agents de maîtrise sont les plus nombreux à faire appel à des sociétés de service.

Ce sont des données de contexte. Elles ne nous disent rien sur les mécanismes concrets des interactions au sein de la famille ou entre le décideur domestique et la société de service de déménagement. Mais ces données nous permettent de mieux discuter l'interprétation du déménagement soit comme un rite de passage pour l'ensemble des acteurs sociaux, ce qui paraît peu pertinent, soit comme un rite de passage propre à un groupe social, les acteurs "jeunes", ce qui semble plus plausible.

En effet, le déménagement ne paraît pas devoir être considéré comme un rite social, ce que nous discuterons ci-dessous. Cependant, vu son ampleur chez les personnes entre 20 et 30 ans, il peut être considéré comme une des pratiques clé qui structure aujourd'hui une période incertaine, celle de "l'allongement de la jeunesse" en France et en Europe, pour reprendre l'expression d'Alessandro Cavalli et Olivier Galland (1993). Le déménagement, une pratique ponctuelle mais répétée, faite de micro-rituels et de mobilisations sociales, permettrait le passage de l'adolescence à la vie adulte. Il signifierait, sous réserve d'une enquête plus poussée sur la population jeune, à la fois l'autonomisation et le maintien du lien familial. En ce sens le déménagement, comme l'apprentissage culinaire (Garabuau et alii, 1996), serait constitutif de la construction identitaire et de la socialisation des jeunes. L'instabilité résidentielle participe de l'instabilité des comportements et des pratiques observables pendant cette période, au même titre que le changement plus ou moins fréquent de partenaire amoureux ou amical, les "petits boulots" à répétition, les recettes culinaires improvisées, l'improvisation des "raves" ou des sorties entre amis ou les changements de filière à l'université. La jeunesse serait finalement une période sociale de "zapping", ce que les "post modernistes" comme Mike Featherstone dans *Consummer Culture § Postmodernism*, chez Sage (1991 ; Herpin, 1997) ont bien senti mais en le généralisant à l'ensemble de la société, ce qui est largement discutable.

Les données macro-sociales nous permettent de poser également la question du lien entre stratification sociale et consommation des biens et services. Ce lien n'est que partiellement observable à l'échelle micro-sociale. Surtout il ne peut être généralisé à cette échelle. Cependant les données statistiques, citées ci-dessus, montrent que le recours à un service de déménagement est fortement lié au revenu et à la position sociale. Reprise à une autre échelle d'observation, avec des moyens statistiques plus puissants, cette information sur le déménagement réintégrée dans un ensemble qui cherche à saisir le système d'approvisionnement des "biens et services", non plus par individu et par produit, mais par groupe social et suivant une analyse par échelle de consommation (Douglas, Isherwood, 1979), pourra faire apparaître des modes de vie ou des liens entre classes sociales et consommation.

Le déménagement peut aussi être vu comme un usage particulier des objets, celui de l'organisation de leur mobilité d'un lieu à un autre. L'enquête fait ressortir une particularité du déménagement, comparée à d'autres observations que nous avons pu faire sur l'usage des objets du quotidien comme les objets électriques (Desjeux et *alii*, 1996b), le papier dans l'univers domestique (1995), la télévision en Europe (1995), les aliments suivant les cultures (1993, 1990) ou les bijoux en or comme objets marqueurs des étapes du cycle de vie (1989). Ce qui fait l'originalité du déménagement, c'est la forte charge de rupture qu'il introduit dans les routines du quotidien.

Ces routines sont centrales dans le bon fonctionnement de la vie domestique. Elles permettent de minimiser les dépenses d'énergie humaine dans les activités quotidiennes que ce soit pour faire ses courses, le ménage ou laver le linge. Elles limitent les négociations au sein du couple ou entre les membres de la famille sur le partage des tâches domestiques et des frontières de l'espace à l'intérieur du logement, même si tout le monde, au sein de la famille, n'est pas toujours d'accord avec le partage existant (1994). Au moment où les routines se rompent, quand elles entrent en contradiction avec le poids du corps à mobiliser, elles demandent alors de se donner du "coeur à l'ouvrage" (Kaufmann, 1997). C'est cette mobilisation physique que le déménagement fait tout particulièrement ressortir.

Le déménagement mobilise tout à la fois du temps, de l'espace et un coût symbolique ou financier pour déplacer des objets. Mais c'est la matérialité des objets qui joue un rôle particulièrement "lourd" au moment de la réalisation de l'action du fait de leur poids, de leur encombrement ou de leur nombre. L'observation de la mise en oeuvre du déménagement fait ressortir la dimension énergétique qu'il faut déployer dans l'univers des tâches domestiques, gestion énergétique qui est à rapprocher de la fine analyse de "l'économie des sensations" faite par Jean-Claude Kaufmann pour les tâches ménagères routinières (1997).

Le déménagement ne nous apprend pas seulement comment les foyers français mettent en oeuvre des moyens logistiques pour déplacer leurs pénates, - aujourd'hui les objets du quotidien, autrefois les dieux protecteurs du foyer chez les romains -, comme réserver les véhicules ou s'approvisionner en cartons. Le déménagement demande aussi de savoir "gérer" des personnes, proches ou étrangères, ainsi que de posséder une capacité à organiser le déplacement des objets. Ce management domestique est à la fois en continuité avec les ressources déjà mobilisées dans la gestion de la vie quotidienne et source de rupture au sein des équilibres familiaux.

En période de croisière, le travail quotidien est structuré en délégations permises, prescrites ou interdites à d'autres services de proximité ou à l'intérieur de l'univers domestique, familial et amical. La délégation, "faire ou faire-faire" par un autre (Kaufmann, éd., 1996b), ce qui constitue la base de l'économie des services, s'inscrit dans des codes sociaux qui confortent ou non l'image de chacun par rapport au rôle qu'il est censé jouer dans la société. C'est pourquoi Jean-Claude Kaufmann montre que déléguer ne va pas de soi, encore que cette conclusion serait à croiser avec l'appartenance sociale. Les groupes plus aisés, sous contrainte de temps, semblent déléguer plus facilement une partie des tâches domestiques. C'est bien le débat politique autour des services de proximité et des avantages fiscaux pour la garde des enfants qui s'est engagé en 1997 à partir de la réforme proposée par le ministre du Travail Martine Aubry.

Au moment du déménagement les réseaux matrilineaires et féminins, déjà important dans l'ordre quotidien (Déchaux, 1990, 1997, pp. 153 et *sq* ; Desjeux et *alii*, 1994), peuvent devenir stratégiques pour gérer le désordre du déménagement. C'est aux femmes que seront déléguées la gestion des objets fragiles, des objets intimes et la garde des enfants pendant le déménagement. Les femmes assurent la continuité des services liés aux espaces intimes et privés.

Mais gérer l'intime ne suffit pas, il faut aussi mobiliser de l'énergie humaine. La gestion des ressources humaines nécessaires à la réussite d'un déménagement dépend alors du réseau social que les familles ou les jeunes sont capables de mobiliser. Mais ce réseau peut être soit insuffisant, du fait d'un capital social faible ou éloigné géographiquement, soit "épuisé", au sens propre et figuré, du fait des coups de main déjà donnés pour les déménagements antérieurs. L'article de *Courrier Cadres* confirme que le nombre de recours à des sociétés de service augmente en fonction du nombre de déménagements. À 5 déménagements et plus, il est plus souvent fait appel à un déménageur. C'est en partie sous cette contrainte que le choix de déléguer à un service la réalisation du déménagement sera réalisé, et ceci uniquement à des hommes pour le transport des objets et des meubles. Dans le cas du déménagement, ce sont les hommes qui prennent en charge les services de l'espace public. Plus généralement, la délégation n'est pas uniquement une affaire de motivation ou de calcul, ou de protection de son espace intime, elle est aussi la résultante d'une dynamique sociale, celle de la gestion de son capital réseau.

Enfin au moment du déménagement, c'est l'équilibre domestique qui est déstabilisé. Il est donc aussi l'occasion d'une renégociation des frontières spatiales et des tâches entre les sexes et les générations. Par le désordre qu'il apporte, il révèle les enjeux que recèle la structure routinisée des divisions sexuelles ou générationnelles des tâches et des territoires domestiques. C'est le moment où les enfants de sexe opposé pourront avoir des chambres séparées, où les membres du couple pourront se créer de nouveaux espaces d'intimité, ou au contraire, l'espace se réduisant, où s'aviveront les anciennes tensions non résolues.